



# Écrivains à la Trappe

COMMUNICATION DE ROGER FOULON

A LA SEANCE MENSUELLE DU 10 JUIN 2000

**E**n certains lieux du monde, réalités et rêves se mêlent sans cesse pour dresser des décors où les mythes peuvent se développer à l'aise. On retrouve souvent ces lieux dans des livres qui doivent aussi beaucoup à l'imaginaire. Tels sont, par exemple, La Chapelle-d'Angillon chez Alain-Fournier, Saint-Sauveur-en-Puisaye chez Colette, Manosque chez Giono, ou encore la vallée de la Sorgue chez René Char. Inutile de courir si loin pour trouver de ces endroits. L'un d'eux est à deux pas de chez moi. C'est la Thiérache, une région à cheval sur la frontière franco-belge, à l'extrême sud des provinces de Hainaut et de Namur, une espèce de quadrilatère aux angles marqués par des villettes : Hirson, Rocroi, Couvin, Chimay. C'est ce qu'on appelle là-bas, le Pays des rièzes et des sarts, région qui atteint trois à quatre cents mètres d'altitude, du côté de l'Escaillère.

Bien des artistes ont été inspirés par ces paysages faits de bois et de terres presque stériles arrachées peu à peu à la forêt et aux marécages. Plus que les paysages eux-mêmes, ce qui a retenu l'attention des écrivains, c'est sans doute l'étrange climat se dégageant de ces plateaux, surtout quand l'automne arrive ou que l'hiver les tient dans un isolement quasi total.

Voici cent cinquante ans, au cœur de ces solitudes, se sont implantés des cisterciens. D'abord dans un petit bien insalubre, au lieu-dit Les Wayères, puis, plus tard, en un endroit proche, une espèce de tertre dénommé Scourmont, c'est-à-dire Mont du Secours.

Il n'entre pas dans mes intentions de rappeler l'histoire de ce monastère. Ceux qui le souhaitent peuvent consulter une étude intitulée *Origines et histoire de Notre-Dame de Saint-Joseph*, rédigée par le Père Tiburce Grimaud, décédé en 1907. Ces notes ont été reprises ensuite par le Père Raymond Milcamps, qui les a

republiées au fil d'une douzaine de livraisons (du n° 22 au n° 34) des « annales d'histoire locale » paraissant, depuis 1959, sous le titre *Au pays des rièzes et des sarts*. Outre l'histoire de l'abbaye, cette chronique comprend également 72 portraits de religieux ayant vécu à Scourmont. Une autre brochure, publiée voici une dizaine d'années, et intitulée *Notre-Dame de Scourmont. La Trappe Forges Chimay* retrace aussi l'histoire de cette fondation monastique.

Ces lieux ont donc souvent focalisé l'intérêt de divers auteurs, attirés tout autant par le pouvoir de séduction des paysages que par l'atmosphère de piété et de recueillement que développe là une vie cénobitique intense.

Avant de me pencher plus spécialement vers eux, je crois intéressant d'évoquer quelques écrivains ayant été inspirés par les environs de l'abbaye.

Camille Lemonnier d'abord. En 1888, en pleine gloire littéraire que lui a notamment valu son roman *Un mâle*, Lemonnier publie à Paris, aux éditions Hachette, un monumental ouvrage, *La Belgique*, paru d'abord, de 1881 à 1886, dans un périodique parisien, *Le tour du monde*. Le « maréchal des lettres » y parle du Pays des rièzes et des sarts et du monastère de Scourmont dans un chapitre consacré à la province de Namur. Il s'agit là d'une erreur car Scourmont se trouve en Hainaut. D'autre part, Lemonnier était-il un écologiste avant la lettre ? On peut le croire, car il traite les trappistes de « déterminés violateurs de solitude ». Voici d'ailleurs un extrait du passage qu'il consacre à la région :

À partir de Chimay, dans cette vaste bruyère en partie seulement défrichée par les trappistes, déterminés violateurs de solitude, dont la herse et le soc frayent des sillons jusque dans le plus aride calcaire, on a une émotion qu'on n'avait point encore ressentie, comme à l'approche d'une crise de la terre d'où va s'engendrer la métamorphose définitive de la contrée.

On la devinait bien déjà aux boursoufflements de l'aire, crevassée de grêles ravines et projetée en corniches raboteuses, mais à travers un état de demi-caractère qui n'est que le prélude des sévérités auxquelles les grandes dislocations cosmiques semblent vouer les lieux tragiques. Et tout à coup le déroulement sombre des Fagnes chimaisiennes [on dit aujourd'hui *chimaciennes*], en leurs étendues coupées de marécages et de broussailles que juin dessèche et qu'octobre enveloppe d'embruns, fait sur l'esprit l'impression d'une suite d'accords rudes et

poignants par lesquels un compositeur prépare son auditoire aux secousses du drame.

Là commence vraiment l'initiation : une désolation pèse sur ce désert, où pourtant l'homme s'est bâti des villages et qui lentement recule devant l'effort fraternel du colon et du bœuf attelés l'un et l'autre au même joug.

Un exemple parfait, faut-il le souligner ?, de ce style coruscant dont a un jour longuement parlé Paul Bay dans son essai, publié en 1965, à Bruxelles, aux éditions des Cinquante. « Camille Lemonnier, y dit-il, voulut rendre la langue qu'il écrivait plus française encore qu'au naturel... Il accentua les traits de son visage, il la grima au moyen de mots rares devenus en France inusités, désuets, archaïques. En ce faisant, il alourdit sa prose, il la travestit en un idiome controuvé, surchargé d'ornements voyants, choquants, en un mot, il créa le type même du style coruscant. »

Georges Thinès s'est aussi inspiré de cette région, dans son roman *Les vacances à Rocroi*, paru chez Balland, en 1982. Nombre d'allusions à cette étrangeté du plateau se trouvent mêlées aux phantasmes et aux expériences amoureuses vécues par un lycéen de Bruxelles durant les vacances qu'il passe, en 1941, au cœur de la guerre, chez une tante. De longues promenades à vélo, dans la région, permettent au héros de Thinès de découvrir non seulement le pays, mais d'y connaître des aventures initiatiques : « Bertine partit chercher sa bicyclette. Quelques minutes plus tard, nous filions vers la route de Sévigny-la-Forêt par un chemin rectiligne et désert (qui) coupe à travers champs... Les marais de Rouge-Fontaine devenaient une inquiétante aire sacrificielle où les grands acteurs de la mort n'étaient plus qu'objets inertes. » Ou encore : « Nous repartîmes à droite vers Mauvert-Fontaine. La route coupait à travers la forêt, puis s'écartait de la lisière, rectiligne entre les peupliers. »

Le romancier Arthur Masson est né, le 22 février 1896, à Rièzes, près du monastère cistercien. Dans son étude intitulée *Arthur Masson ou la richesse du cœur*, publiée en 1971 par l'Institut Destrée, Marcel Lobet écrit ceci : « La première enfance d'Arthur Masson s'est passée dans les rièzes de la principauté de Chimay que l'on a comparées, pour leur âpreté en hiver, aux landes désolées des *Hauts de Hurlevent*. Les sarts, ces terres incultes où pâture le bétail, y alternent avec les forêts. Du pays de l'Eau Noire, l'enfant qui survit dans l'écrivain a retenu le visage

souriant des genêts et des bruyères sous le soleil, mais aussi le parfum des saboteries dont Arthur Masson a parlé en poète. Friand des feux de bois, il humait comme un encens l'odeur d'une flambée de copeaux où se mêlaient le hêtre et le bouleau. »

Peu avant sa mort, le 28 juillet 1970, Arthur Masson confiait à un journaliste quelques-uns de ses souvenirs d'enfance : « Mes parents, disait-il, étaient originaires tous les deux de Mazée, un village situé, en ligne droite, à une trentaine de kilomètres de là. Mais, pour l'atteindre, quelle expédition ! C'est que Rièzes, bâti dans une clairière, n'était relié au monde civilisé que par une route banale, entretenue à longueur d'année par le cantonnier et fort peu praticable quand l'hiver y apportait ses neiges et ses méchancetés. Et cela arrivait souvent parce que le climat est rude, le village étant proche du plateau de Rocroi, lequel a mauvaise réputation. »

Le romancier Maurice Gauchez, pseudonyme de Maurice Gilles, né à Chimay, en 1884, a choisi pour décor de plusieurs de ses livres, placés sous le titre général de « romans-frontières », les espaces forestiers proches de l'abbaye de Scourmont. On en retrouve l'évocation dans *Le roman du grand veneur*, datant de 1930, et dans *Le baron des Robaux*, publié quatre ans plus tard. Dans ce dernier ouvrage, on lit notamment ces quelques lignes : « Hubert, vrai forestier, aimait les bois pour leur beauté, pour leur poésie. Vivant la majeure partie de ses jours sous les frondaisons,... il vouait aux hêtres de la Fagne, aux chênes, frênes et saules de la Thiérache, un culte passionné. Naguère encore d'ailleurs, quand le prince de Caraman-Chimay avait défriché le plateau de Scourmont pour faire place à la trappe des Rièzes, il s'était révolté. »

D'une façon moins romancée, Maurice Gauchez a aussi évoqué les Rièzes dans son essai intitulé *L'Entre-Sambre-et-Meuse*, paru en 1949 à l'Office de publicité, dans la *Collection nationale*. On y lit : « Constitué d'étendues mornes, coupées de bois, et où pointent de rares clochers, le territoire des Rièzes est borné par le massif de Rocroi. Des maisons sont entièrement habillées d'un manteau d'ardoises, abri contre la pluie, auquel un lattis ou *beauchage*, bien joliment peint — en vert, très fréquemment — sert de revêtement. »

Moi-même, dans deux de mes romans, j'ai parlé de ces lieux presque irréels. Dans *Naissance du monde*, qui se passe entièrement au pays des rièzes, un des

protagonistes, Vane, visite les *bauchers* des environs. Les *bauchers* sont des maisons recouvertes de *dosses*, ces planches épaisses, mal équarries, servant de revêtement calorifique. « Il alla jusqu'à l'Aire d'Oiseaux, où l'on est à l'avant-pointe du pays, près de ces forêts frontalières qui se dressent comme des herses entre les gens d'ici et ceux de là-bas. Il s'approcha même de la Trappe où vivent des hommes détachés de tout. Il en aperçut plusieurs dans leurs habits de bure. La terre montait, descendait. Elle exhalait encore un peu de tiédeur demeurée dans les creux. Elle s'endormirait bientôt pour de longs mois de brouillard, de nuit, de neige... Tout le pays qu'il portait dans le cœur s'étagait dans son cocon de lumière. De la fumée montait de tous les *bauchers*. C'était la vie, la preuve de la vie sur ce sol de liberté et de rudesse. »

Dans un autre de mes romans, *L'ultime rendez-vous*, Jean Geneste, un officier français, est chargé, de 1939 à 1940, de surveiller une partie de la ligne Maginot, de Rocroi aux environs de Maubeuge. Lors d'une tournée d'inspection, il découvre peu à peu le pays. « Jean était séduit par ces étranges massifs de chênes et de bouleaux que le froid couvrait de givre à la façon des sapins de Noël et qu'on voyait, à perte de vue, en approchant des orées. D'immenses étendues séparaient ces remparts boisés, de grands espaces tout hérissés encore des herbes et des joncs nourris d'été, mais que le gel avait séchés et transformés en une espèce de crins au pied desquels des amas de mousses rappelaient l'humidité des tourbes partout présentes. Au milieu de ces immensités, à l'extérieur des villages, on apercevait soudain d'énormes masses de béton aux angles arrondis, aux flancs troués de meurtrières par où les armes pourraient cracher leurs feux. Ces blockhaus formaient un long chapelet défensif qui, pour l'instant, n'étaient pas occupés et qui, dans les froidures de l'hiver, ressemblaient à des pions d'un cruel jeu de dames posés sur des cases, blanches de neige, ou noires, là où quelques hardes avaient labouré le sol afin d'y trouver pitance. »

Après l'évocation de ces zones frontalières, sorte de pays perdu suspendu entre ciel et terre, il est temps de retrouver la Trappe de Scourmont qui fête donc cette année son 150<sup>e</sup> anniversaire et de tenter un inventaire, non complet, certes, des écrivains qui, souvent, sont venus s'y ressourcer ou y vivre.

Si le passage d'Arthur Rimbaud au monastère a été affirmé, puis contesté, passage au sujet duquel je n'ai pas trouvé d'éléments probants, celui de Paul

Verlaine, en revanche, est beaucoup plus plausible. Plusieurs biographies l'attestent, celles d'Ernest Delahaye, de Maurice Kunel, de Gustave Vanwelkenhuysen, celle aussi de Fernand Brichot, parue dans le 63<sup>e</sup> numéro de la revue *Au pays des rîezes et des sarts*, ou celle encore de Jules Huret, parue en 1891. D'ailleurs, Verlaine lui-même semble confirmer ce séjour. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet : « J'étais allé, mi-curieux, mi-retraitant, passer quelques jours dans ce pieux asile et je ne puis exprimer la paix que j'y goûtai. Naturellement, je ne manquai pas de visiter par le menu tout l'établissement. Une fois, passant au long d'un côté du cloître, j'aperçus dans l'entrebâillement d'une porte de cellule qui se refermait une haute forme blanche d'un tout jeune homme. Vingt ans ou vingt-cinq qui pouvaient en paraître dix-huit ou seize, la face étant rasée, et l'air si jeune, si vraiment jeune. »

C'était après la condamnation de Verlaine à Bruxelles, en 1873, après qu'il eut tiré deux coups de revolver en direction de Rimbaud, ce qui lui avait valu deux ans d'incarcération à la prison de Mons. Après ce séjour montois, se rendit-il vraiment au monastère de Scourmont ? Dans une étude très bien documentée, publiée dans *Wallonie-Bruxelles* (n° de juillet-août 1998), Marc Danval conteste le séjour de Verlaine à Forges-lez-Chimay. Il se serait plutôt retiré à la chartreuse de Montreuil-sur-Mer. Cependant, Marc Danval reste prudent dans sa démonstration. En effet, après consultation du registre des hôtes de passage, registre où sont consignés les noms et renseignements biographiques des retraitants, Danval écrit : « Entre la mi-février et début avril 1875, pas la moindre trace de Verlaine, mais le constat d'un mystère remettant tout en question. Pour cette période, deux pages du registre ont été soigneusement découpées. Par qui ? Pourquoi ? L'une de ces pages aurait pu témoigner du passage de Verlaine. » D'autres hypothèses sont aussi à envisager. Verlaine a pu se cacher sous un nom d'emprunt. Il a pu, à son arrivée, demander un entretien au Père abbé. Celui-ci aurait pu lui éviter de passer par l'hôtellerie et l'admettre d'emblée en communauté. Le mystère est donc loin d'être élucidé.

Quelques années plus tard, en juillet 1883, un autre poète connu va séjourner à la Trappe. Il s'agit d'Émile Verhaeren. Le poète a alors vingt-huit ans. Il est docteur en droit et a été stagiaire chez Edmond Picard. Il collabore à *L'Art moderne* et à *La Jeune Belgique*. Il s'est lié d'amitié avec James Ensor et Théo Van

Rysselberghe. Avec eux, et beaucoup d'autres littérateurs et peintres, il mène une existence assez agitée, « vie trop agitée », note Georges Rency dans sa préface de *Poèmes choisis*, recueil publié aux Éditions Labor, « vie dommageable pour ses nerfs et son foie car la maladie va bientôt contrarier ses activités. »

Verhaeren vient de publier son livre *Les Flamandes*. C'est alors qu'il séjourne à Scourmont. Pas longtemps puisque le registre des hôtes de l'abbaye fait foi de son passage, du 31 juillet au 6 août 1883. Cette brièveté semble être démentie par le poète lui-même. En effet, lors d'un de ses séjours à Thuin, chez l'éditrice M<sup>me</sup> Monnom, qui deviendra la belle-mère du peintre Van Rysselberghe, il écrit, le 2 septembre 1890, à Marthe, qui sera bientôt sa femme : « Bonne impression ! Le pays est d'une santé d'air incroyable. La maison moitié ferme est d'excellente mine champêtre et me plaît ; j'ai une petite chambre au rez-de-chaussée, tout en soleil, le matin, et en clair de lune, la nuit. » Une autre lettre, écrite une quinzaine plus tard, signale à Marthe : « Demain, nous partons de très bonne heure. On se propose d'aller à la Trappe, où j'ai fait mes *Moines*, mais je crains fort que quelques-uns d'entre nous seront fort fatigués. » Est-ce à dire que *Les Moines* ont été écrits totalement à Scourmont ? C'est peu vraisemblable. Une semaine de séjour n'aurait pas permis la composition d'un recueil entier. Une anecdote rapportée par Marie Gevers dans son texte *Verhaeren, tel que je l'ai connu*, publié en 1970 dans le premier numéro des *Cahiers historiques*, semble prouver, au contraire, que ce recueil, au moins en partie, a été composé à Bruxelles. Voici cette anecdote telle que M<sup>me</sup> Granleux, sœur de Verhaeren, l'a contée à la romancière de Missembourg : « Au temps où, tout à son sujet et voulant s'identifier totalement avec ce qui l'inspirait, Verhaeren écrivait *Les Moines*, il demanda à sa sœur déjà mariée et habitant Bornhem, de lui confectionner un froc qu'il revêtirait pour travailler. Il habitait alors Bruxelles. Sa brave vieille maman continuait à s'occuper tendrement de ses vêtements. Son fils lui expédiait chaque mois un panier de lessive et de raccommodages. Un jour, Maria, qui allait souvent à Saint-Amand, trouva sa mère en larmes. Elle lui montra le froc blanc. “ Emile est perdu, disait-elle, il n'a même plus de respect pour moi ! Il veut que moi, sa mère, je fasse laver et réparer une robe de femme ! ” Maria put vite rassurer la chère âme. »

Néanmoins, durant son séjour à Scourmont, note Léon Bazalgette dans son *Émile Verhaeren*, l'écrivain put suivre les cérémonies et participer à la vie intime du monastère. Plus tard, le Père Baudouin, secrétaire de l'abbaye, signale, en 1964, que le jour du départ de Verhaeren, mourut à Scourmont le Frère Théophile Van den Broeck. Cette mort impressionna fort le poète et dut inspirer ses réflexions personnelles sur la vie et la mort des religieux trappistes. On en retrouve trace dans certaines pages. Voici, par exemple, un extrait d'un poème intitulé *Agonie de moine* : « Faites miséricorde au vieux moine qui meurt, / Et recevez son âme entre vos mains, Seigneur. / Quand ses maux lui crieront que sa vie en ce monde / Est près de terminer sa course vagabonde ; / Quand ses regards vitreux, obscurcis et troublés / Enverront leurs adieux vers les cieux étoilés ; [...] / Quand les cierges veillants pâliront de lueurs / Son visage lavé des dernières sueurs ; [...] / Faites miséricorde à son humble mémoire, / Seigneur, et que son âme ait place en votre gloire ! »

Un autre extrait du recueil montre l'inspiration puisée par Émile Verhaeren lors de sa retraite à la Trappe. Il s'agit de *Soir religieux* : « Sur le couvent qui dort, une paix d'ombre blanche / Plane mystiquement et, par les loins moelleux, / Des brouillards de duvet et des vols nébuleux / Égrènent en flocons leur neigeuse avalanche... / À l'horizon, par où les longs chemins perdus / Marchent vers le matin, à la lueur des chaumes, / Flottent, au son du vent, des formes de fantômes / Qui rasant les gazons de leurs pieds suspendus... »

D'autres écrivains ont été fascinés par Scourmont et ses environs. Willy Bal, de notre Compagnie, s'y est maintes fois rendu pour y rencontrer un moine ayant été son compagnon de captivité durant plusieurs années, en Allemagne.

Marcel Lobet, qui fit aussi partie de notre Académie, a souvent visité l'abbaye et y a même effectué quelques retraites spirituelles. N'a-t-il pas d'ailleurs avoué, dans *L'abécédaire du meunier*, notamment, cet intérêt pour le cloître ? « J'étais prédisposé à une mystique de l'enclos qui a orienté toutes mes aventures intérieures », dit-il. Et il continue : « Les reclus sont nimbés, à mes yeux, d'un tel prestige, que je leur garde la plus profonde admiration considérant, avec le Père Ravignan, que la solitude est la patrie des forts. »

Au moment de la mort de Lobet, dans les *Mélanges* publiés en 1992, on trouve une étude consacrée au Père Marie-Camille Hontoir, chanoine de Tournai,



moine de Scourmont et rédacteur des *Collectanea* cisterciens, étude signée par le Père Charles Dumont, également moine au monastère chimacien. Le Père Dumont y relate sa première rencontre avec Marcel Lobet. En voici un extrait : « Il descendait d'une sorte de mansarde où il était venu rendre visite au Père Marie-Camille Hontoir. Les moines de Scourmont, en 1942, étaient réfugiés à Momignies après avoir été chassés de leur monastère par les troupes d'occupation allemandes... Père Marie-Camille gardait pour Marcel Lobet, son brillant ancien élève, une grande estime et celui-ci lui vouait une véritable admiration. Dans un bel article que ce dernier écrivit pour *Le Soir illustré*, en 1950, à l'occasion du centième anniversaire de l'abbaye de Scourmont, son ancien professeur paraît dans quatre photos, dont celle du petit cimetière monastique où il repose. »

On le comprend, une vie intellectuelle, voire littéraire, s'est développée et existe toujours parmi les moines de la Trappe. Je n'en veux pour preuve que plusieurs noms, ceux des Pères Joseph Canivez, Anselme Dimier, Marie-Camille Hontoir et Charles Dumont. Le premier a publié, entre autres, une *Histoire de l'ordre de Cîteaux en Belgique* et huit volumes des statuts, des chapitres généraux de l'ordre, de ses débuts jusqu'à la Révolution française. Le Père Anselme Dimier a publié de nombreux travaux sur l'histoire et l'architecture cisterciennes. Quant au Père Hontoir, dès son ordination sacerdotale, en 1900, il continue ses études universitaires à Louvain. Sa thèse de doctorat sur *Clément d'Alexandrie et les mystères d'Éleusis*, lui valut une invitation chez le comte Goblet d'Aviella, professeur d'histoire des religions à l'Université libre de Bruxelles. Il fit ensuite carrière d'enseignant et d'inspecteur diocésain pour prendre l'habit de novice cistercien à l'âge de cinquante ans, en 1927. Six ans plus tard, en 1933, il devint rédacteur de la revue de l'ordre Il en fut le co-créateur, avec son Père abbé, Dom Anselme le Bail, celui-ci étant parvenu, après dix ans de combat auprès du chapitre général, à faire accepter l'idée de cette revue trimestrielle. Le Père Hontoir prit bientôt la responsabilité de la rédaction, mission qu'il accomplira durant vingt ans. Il donnera une impulsion aux études historiques et suivra avec beaucoup d'attention les événements du monde littéraire monastique. Ces renseignements, je les dois notamment au Père Charles Dumont, moine à Scourmont, poète et philosophe. Depuis 1992, j'ai publié régulièrement dans la revue *Le Spantole*, des poèmes de Charles Dumont sans signaler son appartenance

au monde monastique. Chaque fois, il s'agit d'une poésie faisant, certes, référence à un certain mysticisme, mais sans jamais, tomber dans la moindre bigoterie ; poésie s'inspirant souvent des angoisses existentielles d'un être qui achève sa vie dans une résignation confiante, une recherche constante d'absolu et, cependant, une appréhension devant la mort qui vient. Cette poésie use toujours de mètres classiques, souvent courts, et de strophes aux rimes et aux rythmes savamment calculés. Voici, par exemple, un poème intitulé *À l'ombre de la mort* : « Nous allons tous marqués / Pour éviter l'outrage / À nos rêves manqués : / Les sarcasmes des sages. // Pourquoi ne pas le dire / Avant de terminer ? / Rien n'a pu nous suffire, / Tout être était miné. // Et nous allons déçus / Parmi tous ces décombres, / Alors qu'à notre insu / Sa main s'offrait dans l'ombre. // Et nous vivons quand même / Dans l'espoir du désir / Qu'un seul être nous aime / Lors du dernier soupir. »

Charles Dumont est notamment l'auteur d'un recueil de poèmes : *Chants de mémoire en attendant le jour*. Il a également signé plusieurs études consacrées à des éléments bibliques et a aussi écrit *La vérité qui rend libre*, sous-titré *mémoire d'une conscience en deux mondes*. C'est encore lui qui, dans un poème de circonstance, publié en 1996 dans le n° 304 du *Spantole*, évoque la mémoire d'un étrange personnage, le Père Bonaventure Fieullien, disparu vingt ans auparavant, le 18 janvier 1976. Depuis lors, Bonaventure repose au cœur du plateau venteux de Scourmont. Un petit tertre, une simple croix de bois dans un enclos jouxtant l'abbaye.

Bonaventure Fieullien était prêtre, poète, essayiste, plasticien, animateur. En son prieuré de Regniowez, à quelques jets de pierre de Scourmont, de l'autre côté de la frontière, il organisa nombre de rencontres et d'expositions. De lui, Charles Dumont dit : « Simple, proche et vrai, sans discours pieux, / Tel que Dieu le fit, il resta lui-même / Pour être tout à tous, jeunes et vieux ! / C'est ainsi qu'on est aimé et qu'on aime. / Artiste et moine, il était resté homme... »

La vie de Bonaventure Fieullien est un vrai roman. Il naît à Bruxelles, le 1<sup>er</sup> avril 1903, dans un milieu terriblement catholique ; son père est député. Durant ses études chez les Jésuites, puis en Philosophie et Lettres, il commence très jeune à écrire et à pratiquer les arts plastiques. Il se destine au Droit, s'intéresse beaucoup au socialisme et au communisme. L'exemple de François d'Assise le fait frapper à la porte d'un cloître de Franciscains. Il est ordonné prêtre le 19 octobre 1925,

devient professeur d'économie politique et, bientôt, rejoint la paroisse du Chant d'Oiseau, à Woluwé-Saint-Pierre. Auparavant, il a poursuivi des études d'art et est devenu graveur sur bois. En 1932, il fonde un groupe de jeunes issu des Compagnons de Saint-François. C'est Capelle-aux-Champs, où il rencontre des écrivains, des artistes, notamment Jean Libert, qui, en 1937, débute dans les lettres en publiant un roman justement titré *Capelle-aux-Champs*. C'est, a-t-on dit, « le récit de ses années d'adolescence, de ses premières passes amoureuses, de ses rencontres avec des amis groupés autour de lui dans un village sylvestre de la banlieue bruxelloise ».

Devenu vicaire, puis curé de la paroisse du Chant d'Oiseau, Bonaventure Fieullien y exerce aussi les fonctions de Père gardien, de 1939 à 1943. La guerre de quarante le tue moralement comme elle tue stupidement son père et son frère. Durement marqué par les événements, et nerveusement atteint, il trouve refuge à Scourmont en tant que postulant trappiste. Il y devient professeur d'archéologie et y fait du balayage pour gagner son pain et ses habits. Peu à peu, il va connaître l'apaisement. Dès 1944, afin de remplacer un religieux trappiste inquiété par les Allemands, on lui confie les fonctions de curé prieur dans le petit village frontalier français, de Regniowez.

Il va y rester jusqu'à sa mort, durant plus de trente ans. Dans l'ancien prieuré qu'il occupe désormais, il développe une activité débordante de plasticien, d'écrivain, d'animateur culturel. Des centaines d'artistes et d'auteurs vont visiter ou séjourner à Regniowez et se rendre régulièrement avec leur hôte à la trappe sise à une lieue à peine du havre salvateur.

Bonaventure Fieullien est loin de plaire à ses nouveaux paroissiens. La vie qu'il mène, les gens qu'il reçoit, l'art qu'il pratique ne suscitent guère l'enthousiasme. On dit même qu'il sent un peu le fagot et que la foi qu'il professe n'est pas d'une orthodoxie flamboyante. Certains pratiquants de l'endroit, assez scandalisés, cessent de fréquenter leur église pour assister aux offices dans une paroisse voisine. Le Père Bonaventure ne rejette nullement ces assertions. À un intervieweur, il répondra un jour à ce sujet : « Je n'étais pas fait pour être un curé. Je le suis moins encore depuis trente ans que j'en assume les fonctions. Ce dont j'ai vraiment et réellement souffert, c'est de l'incompréhension des gens, non tant pour moi, mais pour eux. J'ai été effaré de la médiocrité spirituelle et intellectuelle de ce

milieu campagnard. J'ai essayé, me semble-t-il, avec l'aide de Dieu, d'y remédier et je n'ignore pas, dans ce domaine, si on veut, de la foi, combien j'ai été critiqué, même jusqu'à être dénoncé aux autorités dites ecclésiastiques ! En sus aussi des idées, on ne comprenait pas que chez le curé, il vienne des tas de gens qui n'allaient pas à la messe le dimanche et, surtout, que le curé recevait au presbytère, ensemble, des jeunes des deux sexes et qui se baignaient dans la rivière. Néanmoins, le plus drôle pour moi a été que, dans ce milieu catholique traditionnel et paysan, on ne pouvait admettre que c'était un métier d'écrire, de faire des gravures, de peindre des tableaux, de les vendre et d'en vivre. On y considérait les artistes quasi comme des fainéants, des inutiles, des amoraux, car ils peignent des nus, surtout des femmes... Ici, bien sûr, il ne faut pas faire le procès d'une morale imbécile aussi laïque que religieuse, enseignée dans nos pays il y a cinquante ans. »

Moi-même, j'ai beaucoup fréquenté Bonaventure Fieullien. Il est vrai que sa façon de se conduire éveillait souvent curiosité, certes, mais aussi désapprobation. Encore au temps de la soutane, vêtu d'un costume de clergyman évoquant la pompe cardinalice, il aimait les réunions mondaines, les cocktails, les vernissages où, souvent, on le voyait entouré d'admiratrices caquetantes commentant avec plus ou moins de maladresse les œuvres de l'artiste-moine placées aux cimaises et feuilletant les livres de l'écrivain s'accumulant de saison en saison.

Car, outre son œuvre gravé qui compte quelque trois cents gouaches et près de trois mille gravures sur lino ou sur bois, Bonaventure Fieullien a réalisé une trentaine d'albums enrichis de ses œuvres plastiques, de *Visages de mes promenades* aux poèmes choisis de Verlaine et de Baudelaire en passant par *Le Bateau ivre* ou *L'Apocalypse*. Il est l'auteur de nombreux livres, notamment ces *Louanges de la simplicité* qui connut quatre éditions successives, l'ultime étant complétée par des pages intitulées *Images*, où l'écrivain évoque la rudesse de ses paysages familiers. « Un pays perdu, ce Regniowez, dit-il. De la fange, des marais, des mares croupies... Bouleaux, aulnes, pins, tilleuls... c'est tout. Il a nourri mon âme pendant des années et je lui suis reconnaissant pour cela. Et pour sa pauvreté... Un arbre est gris aussi, mélancolique, solitaire... Ce plateau, rival de celui des Brontë, habité par le vent et les nuées. »

Dans ce prieuré de Regniowez, à deux pas de la Trappe, sont venus bien des écrivains : Jean Libert, Jean Rogissart, Georges Bouillon, Jean-Paul Vaillant, Marcel Dehaye (qu'on connut un moment sous le pseudonyme de Jean de la Lune), Hergé (celui-ci a notamment séjourné à la Trappe en 1948), les animateurs de revues telles que *La Grive*, *Le Rimbaldien*, *La Revue historique des Ardennes*. Tous ont toujours été frappés par le franc-parler de leur hôte, qui a un jour déclaré : « Il faudrait pouvoir remonter fort loin dans ma jeunesse pour essayer de définir ce que je suis devenu, surtout si l'on apparaît différent de son milieu et semble en désaccord avec les idées qui règnent dans le monde actuel auquel on se trouve mêlé, et si on les conteste. Je n'ignore pas que je n'ai pas l'honneur de plaire ni à mon entourage religieux, ni à mon entourage social. Je ne suis pas un bon catholique ni un bon citoyen respectueux des lois et de l'ordre établi. Je n'ai aucun respect pour une multitude de traditions respectables et respectées dans notre monde latin, occidental et, surtout, cartésien. En remontant à ma jeunesse, je dois bien reconnaître que deux écrivains m'ont terriblement marqué : Rabelais et Anatole France... Pour être prêtre, j'ai accepté le célibat. Je n'ai aucune estime pour ce célibat institutionnel. Je ne sais où j'ai écrit que j'étais — dans certains cas — pour l'union libre, car je ne sais s'il est tellement de mariages qui sont grands, et qui sont beaux, et qui donnent à deux êtres une authentique dimension humaine. »

Avec de tels brûlots, on comprend l'animosité de beaucoup, mais on doit admettre que cela a laissé bien des traces auprès de la Trappe. Sur la fin de sa vie, Bonaventure Fieullien connaîtra deux événements qui vont le frapper douloureusement. D'abord, en novembre 1972, la tempête abat un tilleul planté en 1778, près du prieuré, par le chanoine trinitaire François Torchon-Desmarais. Bonaventure tenait beaucoup à cet arbre qu'il avait chanté et dessiné souvent. On replantera un autre jeune tilleul, le 1<sup>er</sup> avril 1973. Puis, le 13 novembre 1974, un incendie ravage le prieuré et détruit toutes les œuvres créées depuis trente ans par l'artiste ainsi que les archives conservées dans le presbytère. À cette occasion, Bonaventure publiera un long poème intitulé *L'Ange du feu*, à la fois action de grâce et acte de soumission à une volonté suprême. Ces deux catastrophes sapent le moral et la santé de Bonaventure Fieullien. Il décède le 18 janvier 1976. La messe des funérailles suivie de l'inhumation dans le cimetière monacal sera célébrée en l'abbaye de Scourmont, le 21 janvier.

Il ne m'a pas été possible, dans une communication de ce genre, d'évoquer d'autres écrivains qui, de près ou de loin, ont aussi été marqués par la quiétude et la solitude régnant aux abords de la Trappe. Puissent ces quelques propos rappeler le rôle culturel et spirituel joué par ces lieux de Thiérache au cours de cent cinquante ans d'existence.

Copyright © 2000 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à indiquer :**

Roger Foulon, *Écrivains à la Trappe* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/foulon100600.pdf>>